



FESTIVAL  
D'AVIGNON

---

## SANG & ROSES. LE CHANT DE JEANNE ET GILLES

une création pour la Cour d'honneur du Palais des papes  
de **Tom Lanoye** mise en scène **Guy Cassiers**

texte de **Bruno Tackels**, août 2011

Pour entrer dans la Cour, on peut faire le choix de parler sa langue, c'est-à-dire de ranimer son époque à travers sa langue et ses héros. Jean Vilar n'a pas fait autre chose, à la création du Festival en 1947, lorsqu'il convoque Shakespeare et investit le Palais avec Richard II. C'est le choix qu'ont fait cette année Guy Cassiers et Tom Lanoye, en donnant vie et parole à Jeanne d'Arc et Gilles de Rais – deux figures historiques emblématiques de cette période, et parfaitement contemporaines de la Cité des Papes à Avignon.

Depuis *Rouge décanté*, le spectacle qu'il présentait au Cloître des Célestins lors de l'édition 2006 du Festival, Guy Cassiers utilise toutes les potentialités des nouvelles technologies, mais on a le sentiment que c'est la Cour d'honneur, rétrospectivement, qui justifie pleinement ces multiples manipulations des acteurs, inscrits dans un dispositif complexe de reproduction de leur image.

Retour à la question de l'*acteur miniaturisé*, écrasé par la Cour. Une première réponse, d'ordre naturel et physiologique, consiste à porter la voix. C'est ce que firent avec brio les acteurs du TNP, finalement davantage appareillés comme des chanteurs d'opéra. À cette période qui consacrait la voix et le poème, succède une époque largement vouée aux images.

Et il est vrai qu'une des façons de résister à la Cour est d'y produire des images. On peut certes prolonger ce geste du poème vocal (comme le fit magistralement Antoine Vitez, s'immergeant dans l'océan claudélien), mais depuis trente ans, l'ère du metteur en scène démiurge et flamboyant nous a légué des spectacles essentiellement construits par les images, dont on peut dire que Patrice Chéreau est la figure emblématique d'hier, et Romeo Castellucci celle d'aujourd'hui.

Guy Cassiers décide d'affronter la Cour d'honneur en changeant l'échelle des images. Les acteurs, noyés dans l'immensité, sont filmés pendant qu'ils jouent, et les images saisies sont projetées en grand format sur la Cour devenue gigantesque surface à projeter. Monumentalisés, les visages des héros peuvent maintenant rivaliser avec le monument.

Même phénomène avec le son. Les acteurs de Cassiers sont habitués à un jeu tout en retenue, presque blanc, comme chuchoté, posé, déposé, et soutenu par une sonorisation très présente. Dans la Cour, ce travail sonore est encore amplifié, au point que les spectateurs ont parfois le sentiment d'être dans la tête même des comédiens, déjà sur-présents grâce aux images projetées.

Cette prise de position dans la Cour par l'image n'est pas nouvelle. On se souvient que Vilar lui-même avait tenu à programmer des projections de films (Jean-Luc Godard, Jean Rouch).

Le dispositif se complique encore par le fait que nous assistons au tournage de ces images projetées, réalisées devant nous sur le plateau. L'écart entre ces deux niveaux, projection et condition de la projection, crée une sorte de tiraillement pour le spectateur.

L'attention portée à la Cour se renforce encore par l'autocitation. Nombre de ces plans figurent les acteurs en situation dans différents espaces du Palais, invisibles depuis la Cour. Par incrustation, les techniciens déplacent les acteurs hors de la Cour et autorisent leurs déplacements dans l'ensemble de l'espace. Étrangement, ces personnages historiques propulsés dans leur cadre d'origine ne sonnent ni vrais, ni authentiques.

Car là n'est pas le souci de Guy Cassiers, au plus loin de toute tentative de reconstitution. Il s'agit au contraire de souligner l'écart entre ces figures et leur contexte, de montrer qu'elles en sont exilées à jamais. D'où leur grandeur et leur élévation au rang d'icônes. Contrairement aux propositions de Boris Charmatz et d'Anne Teresa De Keersmaeker, entièrement sollicitées par la terre et ses combats horizontaux (malgré la tentative toujours avortée d'élévation), l'ensemble du spectacle de Cassiers est construit de manière verticale et ascensionnelle. Au sol, le laborieux bricolage des terrestres, d'où va naître l'image saturée d'aura des « fous de Dieu ».

Jeanne d'Arc et Gilles de Rais, deux figures de la folie. Deux versants du sacrifice. La pureté et son « double noir ». La folie conquérante de la justice et la folie destructrice du désir de l'autre. Un diptyque cohérent qui présente deux chemins contradictoires, l'un effaçant l'autre, jusqu'au néant. La dernière image du spectacle est éloquente. Gilles hurle sa rage et devient pure lumière incandescente. Plus il hurle, plus il blanchit. Ultime hommage aux lumières blanches de Vilar et Saveron. Pour montrer qu'un homme est en prison, un projecteur qui le « douche » suffit largement, y compris dans cet immense espace. Et précisément parce que c'est un immense espace, et qu'il aura toujours le dernier mot.

